

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 51

Artikel: Quelques vérités à ces messieurs : par une lausannoise qui s'y connaît
: |
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197243>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ayant envie d'un jouet de dix-neuf sous, et l'on ne pouvait les satisfaire !

La riche patricienne songea aux merveilles que son fils délaignait depuis le matin ; et, voulant à tout prix rendre heureux cet enfant qui avait confiance en elle :

— Viens avec moi, dit-elle ; je te donnerai des joujoux beaucoup plus beaux que le petit âne... Vous permettez, madame, on vous le ramènera en voiture... ; à moins que vous ne préférerez l'accompagner.

Oui, la maman préférait... A Paris, on ne sait jamais ; et puis elle éprouvait une vague curiosité au sujet de cette étrange personne qui faisait la charité comme on ne l'avait jamais vu faire.

Quand on arriva avenue Rembrandt, la femme pauvre connaissait le petit Marc, sa maladie déconcertante et le désespoir de ses parents, comme si elle venait de vivre avec eux ces trois derniers mois ; de son côté, elle avait raconté qu'elle était piqueuse à la machine, un métier où il y avait beaucoup de chômage, que son mari venait de passer six semaines à l'hôpital pour une fluxion de poitrine, et que Toto devait avoir un fameux tempérament pour conserver ses joues roses, car on avait enduré de rudes privations.

Quand on pénétra auprès de Marc, on le trouva dans le même état de torpeur. Il entr'ouvrit les yeux pour voir qui entrerait avec sa mère, et eut une moue fâchée à l'idée que cet enfant allait le déranger ; mais il ne s'informa même pas d'où il venait.

Il n'y avait pas de danger que Toto Lairin dérangât Marc. Il était bien trop occupé avec les vaches à lait, les moutons bêlants, les mules richement harnachées et pomponnées, les chevaux à longue crinière. Ensuite les chemins de fer, les régiments de toutes armes en plomb massif, les loteries superbement montées, les petits canons de cuivre, les brillants uniformes galonnés de neuf, toutes ces choses magnifiques qu'il ne soupçonnait même pas, l'absorbèrent tellement que rien autre n'exista plus pour lui.

Mais peu à peu, sans doute parce qu'il n'était pas sollicité, le petit malade s'était mis à suivre les mouvements de son nouveau compagnon. Les essais inhabités de Toto Lairin, ses alignements bizarres de bêtes et de choses finirent par l'intéresser et il esquissa des observations et des conseils.

Les deux mères, vite en communauté de sentiments, observaient ce curieux réveil de volonté et ne disaient mot, de peur de rompre le charme.

Mais, à un moment donné, Toto Lairin qui avait un solide appétit, s'écria, avant que sa mère pût l'empêcher.

— J'ai faim, moi ; je voudrais bien manger.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir, demanda vivement la mère du petit malade, avec l'espoir secret que l'heureuse évolution allait s'accroître.

Toto Lairin eut une hésitation, comme s'il s'agissait de demander une chose extraordinaire.

— Madame, dit-il enfin, s'armant de tout son courage, avez-vous du beurre ?

— Du coup Marc se mit à rire.

— Mais du beurre comme chez ma bonne maman de Normandie, poursuivit gravement Toto, pas du beurre de Paris.

De Paris, le petit garçon ne connaissait que le beurre rance, acheté pour deux sous dans un morceau de papier.

La tartine fut vite apportée, l'enfant y mordit à si belles dents, avec un air de si profonde satisfaction, que Marc voulut l'imiter.

— Moi aussi, une tartine de beurre.

La mère tressaillit d'une joie profonde ; son fils demandant à manger ! il y avait si longtemps que le fait ne s'était produit.

Marc n'y alla pas de si bon cœur que son jeune camarade, mais la tartine disparut quand même. Puis il but du lait, encore pour faire comme Toto qui léchait ses lèvres et le bout de son nez ainsi qu'un chat gourmand.

Un peu plus tard, le petit faubourien, dûment stylé, et qui, d'ailleurs, aurait englouti toutes les nourritures du monde, demanda du consommé, et Marc prit avec lui du consommé.

La mère, dont l'espoir allait croissant, murmura à l'ouvrière qui partageait son bonheur :

— Le docteur nous disait : « Trouvez le moyen de l'alimenter et de le sortir de son accablement, il sera sauvé ». Le moyen, c'est votre Toto qui l'a découvert, c'est donc à lui que je devrai la santé de mon fils.

Depuis ce jour, Toto Lairin devint le compagnon assidu de Marc ; et c'est celui-ci maintenant qui dirigeait les jeux sans que l'enfant de l'ouvrière songeât à discuter sa haute compétence.

Entraîné par l'exubérance de vie et le superbe appétit de Toto, Marc se remit à agir et à manger comme autrefois ; et six semaines plus tard, le petit convalescent, pâle encore, mais solide sur ses jambes, accompagné de Toto Lairin, qu'on avait habillé de neuf des pieds à la tête, partait dans le Midi pour achever de se remettre.

La mère, rayonnante de bonheur, répétait vingt fois par jour à son mari, qui l'approuvait de tout cœur :

— Si vous voulez porter bonheur à vos propres enfants, soyez bons pour les enfants des autres.

JEANNE LEROY

Qui veut la fin veut les moyens.

« Ah ! Monsieur le docteur, me voilà forcé de recourir de nouveau à vos bons offices. Mes sacrées palpitations ont recommencé. »

Le gendarme parlait ainsi au docteur, qui était en même temps le pharmacien de l'endroit.

— Pas étonnant, avec la vie que vous menez, grommela le docteur. Toujours par monts et par vaux. Allez donc vous mettre au lit et restez-y huit jours.

— Huit jours ! cela vous est facile à dire. C'est pour le coup qu'on s'en donnerait à chasser le gibier défendu. Avant ce soir, tous les braconniers du district le sauraient et vous croyez que je pourrais garder le lit. Tenez, cette nuit, au lieu de rester tranquillement chez moi, il faudra que je coure la montagne. J'ai relevé certaines traces inquiétantes près du Folly. Depuis deux jours, il y a dans ces parages une troupe de quatre chamois, et j'en connais qui ont l'œil dessus... Ah ! quelle vie !

Le docteur, occupé déjà à préparer la potion qu'il ordonnait habituellement à son patient avait tressailli en entendant ces dernières paroles. Un coup d'œil jeté par dessus ses grosses lunettes le rassura. Le gendarme avait parlé en toute naïveté, et cependant, s'il avait su !!!

Le docteur avait de bonnes raisons de tressaillir. Les chamois du Folly ne lui étaient pas inconnus, et justement il avait pris rendez-vous pour la nuit prochaine avec deux de ses amis pour aller leur dire un petit mot à la pointe du jour. Allons, puisque la mèche était éventée, il n'y avait rien à faire qu'à aviser les amis et se coucher honnêtement après avoir fait une partie de *brouck*, tandis que le gendarme garderait ses chamois.

Tout à coup, une idée diabolique lui traversa l'esprit. Il hésita une seconde, puis saisit un flacon et en remplit la fiole destinée au gendarme, qui s'en alla après avoir échangé encore quelques propos insignifiants.

Une nuit superbe. Trois chasseurs sont assis sur les pentes du Folly. Le jour va paraître. Il s'agit de se répartir les postes, afin que chacun soit embusqué au moment où les chamois viendront paître au lever du soleil.

Les deux compagnons du docteur semblent inquiets. Ils inspectent soigneusement chaque pierre, chaque arbrisseau. C'est que le gendarme leur a déjà donné souvent des preuves désagréables de son flair. Seul le docteur est tranquille. Enfin, tout est arrangé. Les postes sont convenus. On prend les derniers arrangements.

« En cas d'alerte, dit l'un, le signal habituel ! Il faut toujours se défier de ce maudit gendarme, que le diable emporte ! »

— Rassurez-vous ! Le gendarme ne nous dérangera pas !

— Comment ? Pourquoi ?

— Le gendarme ne nous dérangera pas. Il

voulait venir ici cette nuit, alors, pour nous en débarrasser, je l'ai...

Le docteur dit cela d'un ton si grave que ses interlocuteurs se levèrent.

— Eh bien ?

— ... Je l'ai purgé !

PIERRE D'ANTAN.

Quelques vérités à ces messieurs.

PAR UNE LAUSANNOISE QUI S'Y CONNAIT

I

Il n'existe rien de plus dissemblable, rien qui offre des contrastes aussi frappants que l'homme avant et après le mariage. C'est une vérité antique bien souvent remise en question, un texte inépuisable de plaintes pour la femme. Et cependant, ce champ d'observation déjà tant exploré est si vaste et si fécond, qu'on nous permettra d'y ajouter celles que nous avons eu l'occasion de faire et d'entendre ici et là.

Et d'abord, messieurs, veuillez faire quelque peu acte de cette franchise dont vous reprochez tant aux femmes de manquer, et convenez que nous n'avançons rien que de parfaitement vrai en disant que la plupart d'entre vous déploient, *avant le mariage*, une foule de vertus, d'égards, d'attentions délicates qui disparaissent après comme la neige qui fond au soleil, non avec la promptitude de l'éclair, mais graduellement, à mesure que vous n'en sentez plus la nécessité.

Presque tous les hommes, lorsqu'ils sont amants, ont le tort d'encenser si bien leurs idoles, de les habituer à une vie si douce, toute d'amour et de soins, que, lorsqu'elles doivent plus tard y renoncer pour commencer le dur apprentissage de la vie réelle, il en est qui, cruellement désillusionnées, cherchent à ressaisir ailleurs ce qui leur échappe... Elles ont certainement grand tort et nous pensons qu'elles sont rares ; mais combien y en a-t-il qui souffrent de se voir privées du bonheur qu'elles avaient rêvé !

Citons quelques exemples pris au hasard où les maris de bonne foi pourront facilement se reconnaître plus ou moins.

Alfred veille un soir avec quelques amis. Lui, le boute-en-train ordinaire, parle peu et répond avec tant de distraction qu'on finit par le remarquer ; et cela d'autant plus qu'il regarde sa montre toutes les cinq minutes et ne la quitte que pour consulter la pendule placée en face de lui. Adrien, son ami intime, s'impatientant de ce manège s'écrie : « Quand vas-tu chez elle, ce soir, que tu es si agité ? Ta montre me va sur les nerfs et je serai charmé quand elle t'indiquera l'heure du rendez-vous. »

— Merci, répond Alfred en souriant ; il est à huit heures.

— Bon ! il n'en est que sept, aussi tu vas, j'espère, te contenter dorénavant de la pendule. Tiens, pour te donner patience, voici un cigare délicieux, un pur Havane ; j'en ai reçu hier un caisson arrivant directement de Cuba.

En disant ces mots, Adrien ouvre son étui, mais Alfred fait un geste d'effroi et répond :

— Je ne fume plus, merci.

— Ah ! bah ! comment ? depuis quand ? toi, un fumeur enragé ! Est-ce que ton médecin te l'a défendu ?

— Non, mais Maria craint l'odeur du cigare, la fumée l'incommode, et c'est un bonheur pour moi d'y renoncer.

A cette déclaration, les jeunes gens rient et accablent l'amoureux d'une foule de plaisanteries et de prédictions plus ou moins spirituelles.

Enfin, huit heures sonnent et Alfred se rend chez Maria, qui l'attend au milieu de sa famille. Elle s'aperçoit bien vite que son fiancé est imprégné du parfum qu'elle déteste ; elle fait une jolie petite moue dont Alfred devine le sujet. Il se hâte de se justifier en disant qu'il

n'a point fumé, mais qu'il s'est trouvé parmi des fumeurs. Puis il s'excuse tendrement et renouvelle sa promesse de renoncer à cette odieuse habitude.

Maria sourit, la paix est faite. Vient le mariage et l'on part pour l'Italie. Le troisième jour, les époux sont seuls en wagon. Alfred garde le silence; il a l'air un peu ennuyé. Sa femme le remarque et lui demande à quoi il pense. Il montre un peu de confusion en disant qu'il aimerait beaucoup oublier tout à fait le cigare, mais que dans ce moment il se sent une terrible envie de fumer. Maria dit en riant : — C'est malheureux que tu n'aies pas de cigares avec toi.

— Pourquoi? Me permettrais-tu d'en user?

— Oui, oui, dit la jeune femme qui pense n'avoir rien à craindre de pareil.

Aussitôt Alfred prend une élégante valise suspendue au-dessus de sa tête et en sort l'étui désigné en disant : « Je te jure que je l'ai emballé par habitude, sans y réfléchir, et que ce matin j'ai été tout surpris de le trouver là. »

Maria a le cœur gros, elle n'ose se fâcher, mais elle est convaincue qu'il y a huit jours on n'y aurait pas songé. (A suivre.)

La fenna aò charron.

Lo charron de ... avà onna fenna que ne vaillesai pas on franc d'ào pape, et po la corredzi on pou la rossivè quoquè iadzo. La fenna furieusa sè dese : « Ah ! lo bougro, mè vò adè battrè ! atteintè vai ! tè vu prào fèrè passa clliào poetè manàrè. » Et le s'ein va à la vela po atseta dè l'arseni tsi lo pharmacien, po empouàisena s'n'hommo.

Lo pharmacien l'ài dit : — Ai-vo onna permechon d'ào préfet? — Na, lài repond la fenna. — Et que volià-vo fèrè dè cè arseni? Ma fà la fenna ne sut pas que reponde. Et lo pharmacien que savà que le fasà on mauvais mènadzo, sè demauvià dè cein que le voliàvè fèrè dè cè arseni et lài dese : « Nè pas lo teimps dè lo preparà ora, repassà cein onna demi hàora. »

Peindeint cè teimps, lo pharmacien écrit on mot dè beliet aò charron, io lài marca lo soupçon que l'avà su sa fenna, mà de ne pas avà pouàre et de medzi tot cein que l'ài baillerà. L'einvouè cè beliet aò charron et sè met à pela on bocon dè sucro po bailli à la fenna ein plliace d'arseni.

On momeint après, la fenna revint et lo pharmacien lài bailla lo sucro pela ein dessein : « Vouàique voutre n'arseni. » La fenna tota conteinta sein alla ein sè peinsèint : « Atteinds, bougro d'hommo, t'as bintout t'n'affère ! »

Lo leindeman matin, la fenna fà la soupa. lài met lo soi-disant arseni et le va cria lo charron po dèdjonna. Lo charron que savà tot, coumeinça à medzi et dese à sa fenna : — Nein vò tou rein? — Na, grand maci, ien é dza medzi. — T'as too, kà lè ruda bouna !...

La fenna ne reponde rein, mà le peinsavè tant mè. Quand lo charron eut dèdjonna, ie retorna à sa bouttequa, et on momeint après sa fenna va vairè à catson cein que devenià. Lo charron que l'apècut sè mète on pou à plleindrè et à sè crampouna à s'n'établì. La fenna sè peinsavè : « Cein va bin ! »

Lo charron seimbliavè adè pe mau; ie sè lameintavè ein dessein : « Eh ! mon Dieu ! ah !... oh !... su fotu !... » Et sè tsampavè que bas ein criant : « Su moo ! »

Quand la fenna lo ve éteindu, l'eintra dein la bouttequa ein dessein : « Stu iadzo te l'as t'n'affère !... » Le lo craià ho et bin moo. Et le preind onna corda que lài passè aòtor d'ào cou. Le passè lo bet de la corda pè on perte que l'ài avà aò plliafond, et lo fà teni avouè on bocon dè bou, et poui après le montè vito amont teri la corda po fèrè crairè que s'n'hommo s'ètài peindu.

Mà peindeint que le remontavè, lo charron doutè la corda dè son cou et attatsè lo banc d'âne avouè. Et la fenna qu'ètài arrivaie amont preind lo bet dè la corda et sè met à teri lo banc d'ànò que fut bintout peindu.

La fenna que craià s'n'hommo bin ganquelli, sè frottè lè je avouè on ugnon, po sè fèrè plliora, et le cor tsi l'assesseu et tsi lo syndiquo ein criant : « Eh ! mon Dieu, veni vito... m'n'hommo, mon pourro hommo sè peindu !... »

L'assesseu, lo syndiquo et tot plliè d'autrè dzeins vignont vairè à la bouttequa d'ào charron po lo dèpeindre; mà quand l'arreviront, tróviront lo charron que rabotavè tranquillameint ein subliet onna tsaçon, et decoutè li, lo banc d'ànò peindu, que branlavè adè...

Vo pòdè crairè dièro furon ébahis, et dièro la fenna fut attrapà. To lo mondo rise dè bon tieu dè cllià galésa farça, excepta la fenna, qu'on einvoua, menàie pè on gendarme, vo seidè bin io !

On nous communique la note suivante, copiée textuellement sur le revers d'un ancien livre de théologie :

Le 7 juin 1679, environ les onze heures de la nuit, la foudre tomba sur le clocher du grand temple de Lausanne, dont l'aiguille fut embrasée et tomba à terre. Deux des cloches de l'étage dessus furent entièrement gâtées et parmi la grande foule de monde qui était accourue au secours, personne ne fut endommagé, grâces à Dieu. On trouva dans le grand pomméau d'étain de la dite aiguille diverses petites pièces d'argent datées de l'an 1523, où d'un côté était l'effigie de Sébastien de Montfaucon, dernier évêque de Lausanne et de l'autre il y avait écrit : *Tibi virgo gloria* (A toi la vierge, la gloire. — Réd.).

La Suisse au XIX^{me} siècle. (F. Payot, Lausanne, Schmid et Francke, Berne). — Le premier volume de cette grande et magnifique publication vient d'être mis en vente. L'illustration en est excessivement riche et très appréciée parmi les connaisseurs. L'intérêt du texte est considérable; il contient, outre la belle et impartiale histoire politique de la Suisse par M. Numa Droz, les travaux de M. Hilty sur le *Droit constitutionnel*, de M. Ed. Secretan, sur *Notre armée depuis cent ans*, de M. E. Rœthlisberger sur la *Suisse au point de vue international*. Ainsi peu à peu grandit le beau monument dont M. Paul Seippel est le très judicieux architecte.

Tous les hommes compétents s'accordent à reconnaître que cet ouvrage réunit à la richesse et à la nouveauté un caractère d'unité et d'harmonie qu'on chercherait vainement ailleurs, mais qu'on était en droit d'attendre du goût éclairé du directeur de la publication. — Est-il besoin d'ajouter qu'en fait de livres, on ne saurait mieux choisir pour cadeau d'étréne.

Questions.

Dans notre numéro du 26 novembre, nous avons posé cette question :

De qui sont les deux vers suivants ?

La critique est aisée et l'art est difficile.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Voici les réponses qui nous sont parvenues et qui sont parfaitement justes :

De madame Amstein. — *La critique est aisée et l'art est difficile.* Ce vers généralement attribué à Boileau est de Destouches. Il se trouve dans sa comédie *Le Glorieux*, acte II scène 5, où se trouve aussi l'autre : *Chassez le naturel, il revient au galop.*

D'un ancien abonné. — J'ai cru d'abord que l'un de ces vers appartenait à Boileau, l'autre à Lafontaine. Cela n'est point. Leur auteur est unique; c'est le poète Destouches, né à Tours, en 1680, mort en 1754. Il fit partie de l'Académie.

De M. le Dr E. Hoffman, Zurich. — Les deux vers

en question se trouvent dans la comédie du *Glorieux*, de Destouches. Le second, du reste, est emprunté d'Horace, *Épître I, 10, 24.*

De qui est le mot : *Après nous le déluge!*

Enigme.

Lecteur, je m'annonce avec bruit
Et sans jamais causer d'alarmes,
Pourtant l'effet qui me produit
Fait bien souvent couler des larmes.
Je me répète quelquefois,
Mais toujours dépourvu de grâces,
Et le plus séduisant minois
Fait, par moi, d'horribles grimaces.

Boutades.

Deux vieux amis se rencontrent après dix ans de séparation.

— Ah ! mon pauvre cher, comme tu es déplumé.

— Possible, mais j'ai encore plus de cheveux que toi.

— Non pas !

— Si fait !

— Eh bien ! comptons !...

Un bicycliste raconte qu'il a été attrapé au mollet par un chien et fortement mordu.

— C'est que, dit-il, il ne me lâchait pas !

— Oh ! les chiens sont très fidèles, interromp quelqu'un.

La mère de Toto, jeune collégien, le surprend en train de fumer un énorme cigare.

— Malheureux enfant ! s'écrie-t-elle, comment as-tu osé acheter cela, à ton âge ?

Toto entre deux bouffées :

— J'ai dit que c'était pour toi !

Mercredi, 14 décembre. — **Audition Jaques Dalcroze.** — Un public select était venu applaudir aux nouvelles compositions du chansonnier genevois, M. Jaques Dalcroze. Les rondes ont tout particulièrement plu; à notre avis les chansons manquent un peu du goût du terroir et ne font pas assez revivre notre beau pays romand. Des chœurs de fillettes, toutes gracieuses dans leurs fraîches toilettes, ont bien contribué à la réussite de la soirée qui a laissé une fort bonne impression.

On nous annonce pour ce soir, samedi 17 courant, au Casino-Théâtre, la *soirée annuelle des Amis gymnastes*, sous la direction de M. Rouilly, moniteur en chef de section. Le programme, fort bien composé, comprend, outre une série d'exercices gymnastiques, la comédie en un acte de F. Coppée, *Le Passant*, est un grand ballet dansé par 18 danseurs et danseuses.

THÉÂTRE. — Demain soir, **Don César de Bazan**, drame en 5 actes, de Dumanoir et d'Ennery; un succès constant. **Le Médecin malgré lui**, de Molière. Charmante soirée en perspective. — Rideau à 8 heures.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures pour Bureaux

CARTES DE VISITE

Impressions de tous genres.

OCCASION		Les grands stocks de marchandises pour la Saison d'automne et hiver, telle que :
Etouffes pour Dames, fillettes et enfants,	dep. Fr. 1	— p. m.
Milaines, Bouxkins, Cheviots p ^r hommes	» 2 50 »	
Coutil imprimé, flanelle laine et coton	» — 45 »	
Cotonnerie, toiles écruées et blanchies	» — 20 »	
jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bon marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich. — Echantillons franco. —		
Adresse: Max Wirth, Zurich.		

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.